

# Les circonstances de l'introduction de l'alphabet Tham Lanna

Michel Ferlus

► **To cite this version:**

Michel Ferlus. Les circonstances de l'introduction de l'alphabet Tham Lanna. Premier Symposium franco-thai: "La Thaïlande des débuts de son histoire jusqu'au XVe siècle", Jul 1988, Université Silpakorn, Thaïlande. pp.101-109. halshs-00985986

**HAL Id: halshs-00985986**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00985986>**

Submitted on 30 Apr 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PREMIER SYMPOSIUM FRANCO-THAI

LA THAILANDE DES DEBUTS DE SON HISTOIRE  
JUSQU'AU XV<sup>e</sup> SIECLE

***Avertissement** : cette communication avait été correctement reproduite, avec sa traduction en thaï (siamois), dans le volume distribué pendant la conférence (1988). Dans la publication des Actes par les soins du Service Culturel Français (1995), les fontes bitmap n'ont pas été utilisées. En conséquence, les passages comportant des caractères en écriture tham lanna sont devenus incompréhensibles. La présente mise à jour a pour but de restituer le texte tel qu'il aurait dû être. Quelques corrections et modifications ont en outre été apportées. La pagination d'origine a été préservée malgré un décalage inévitable des lignes.*

*avril 2014*

18-24 JUILLET 1988  
UNIVERSITE SILPAKORN

*( Publication des Actes : 1995 )*

## LES CIRCONSTANCES DE L'INTRODUCTION DE L'ALPHABET *THAM LANNA*

par Michel FERLUS

Il est aujourd'hui bien admis que l'alphabet *tham lanna* en usage dans les provinces du nord de la Thaïlande a été élaboré à partir d'une forme de l'alphabet môn. Les travaux d'épigraphie menés d'une part à l'Université Silpakorn et concrétisés dans l'ouvrage de Mlle Nayana Prongthura<sup>1</sup>, d'autre part à l'Université de Chiang Mai par M. Hans Penth<sup>2</sup> nous permettent de suivre le développement de cet alphabet depuis le XIV<sup>ème</sup> siècle jusqu'à l'époque actuelle.

Le plus ancien témoignage connu à ce jour de son existence est attesté dans une courte inscription de cinq lignes datée de 1376 et trouvée à Sukhothai. Les quatre premières lignes et le début de la cinquième sont en thaï noté en écriture du type Sukhothai classique, le reste de la cinquième ligne est en pâli noté en *tham lanna*. Le témoignage suivant daté de 1465 et localisé à Chiang Mai est une inscription entièrement en *tham lanna* notant du pâli et pour la première fois du thaï *lanna* (yuan). A partir de cette époque cet alphabet sera utilisé pour noter les deux langues, mais si le pâli n'aura pas d'autre support en Thaïlande du Nord, le thaï, quant à lui, sera également noté en écriture de type *fak kham* jusqu'à ce que cette dernière tombe en désuétude.

En dehors du *tham lanna* actuel, le prototype ancien de cette écriture a donné naissance à d'autres variantes comme l'écriture *khœn* en usage dans la région de Kengtung (Birmanie), l'écriture *lü* en usage chez les Tai (aussi Dai) des Sipsongpanna (Chine) et enfin l'écriture *tham* du Laos et du pays Isan réservée à la notation du pâli.

---

<sup>1</sup> นัยนา โปร่งธูระ อักษรธรรมล้านนา ภาควิชาภาษาตะวันออก คณะโบราณคดี มหาวิทยาลัยศิลปากร พศ ๒๕๒๗  
[Nayana Prongthura, *L'écriture religieuse du Lanna*, Université des Beaux-Arts, Bangkok, 1984].  
Les données épigraphiques sur le *tham lanna* sont tirées de cet ouvrage.

<sup>2</sup> Les publications de M. Hans Penth sont citées dans la liste des inscriptions de référence de l'ouvrage ci-dessus (*cf.* note 1), pp. 180-90.

L'alphabet *tham lanna*<sup>3</sup> en s'étendant de la notation du pāli à celle du thaï du nord (*lanna*, *yuan*) a nécessité la création de symboles additionnels pour rendre les sons ou des formes spécifiques au thaï siamois. Nous allons dans ce qui suit présenter la liste des symboles consonantiques, graphie traditionnelle et translittération<sup>4</sup>, et leur lecture actuelle.

SYMBOLES CONSONANTIQUES UTILISÉS POUR NOTER LE PĀLI

	translittération	lecture
က	<i>K</i>	ká <sup>?</sup>
ဧ	<i>KH</i>	k <sup>h</sup> á <sup>?</sup>
ဂ	<i>G</i>	ka <sup>?</sup>
ဃ	<i>GH</i>	k <sup>h</sup> a <sup>?</sup>
ခ	<i>Ñ</i>	ṅa <sup>?</sup>
င	<i>C</i>	cá <sup>?</sup>
ည	<i>CH</i>	sá <sup>?</sup>
ဆ	<i>J</i>	ca <sup>?</sup>
ဇ	<i>JH</i>	sa <sup>?</sup>
ဉ	<i>Ñ̃</i>	ṅa <sup>?</sup> / ja <sup>?</sup>
ဠ	<i>Ṭ</i>	ratá <sup>?</sup>
အ	<i>ṬH</i>	rat <sup>h</sup> á <sup>?</sup>
ဢ	<i>Ḍ</i>	dá <sup>?</sup>
ဣ	<i>ḌH</i>	rat <sup>h</sup> a <sup>?</sup>
ဤ	<i>Ṇ</i>	rana <sup>?</sup>
ဥ	<i>T</i>	tá <sup>?</sup>
ဦ	<i>TH</i>	t <sup>h</sup> á <sup>?</sup>
ဳ	<i>D</i>	ta <sup>?</sup>
ဴ	<i>DH</i>	t <sup>h</sup> a <sup>?</sup>
ဵ	<i>N</i>	na <sup>?</sup>
ံ	<i>P</i>	pá <sup>?</sup>
့	<i>PH</i>	p <sup>h</sup> á <sup>?</sup>
း	<i>B</i>	pa <sup>?</sup>
္	<i>BH</i>	p <sup>h</sup> a <sup>?</sup>
်	<i>M</i>	ma <sup>?</sup>

<sup>3</sup> Pour l'alphabet *tham lanna* moderne on peut consulter: W. A. Briggs, *First Lessons in the Study of the Laos Language*, American Presbyterian Mission, Chiang Mai, 1913. Richard Davies, *A Northern Thai Reader*, The Siam Society, Bangkok, 1970. Les graphies utilisées dans la première version de cette étude avaient été dessinées d'après celles de l'ouvrage de W. A. Briggs.

<sup>4</sup> Dans notre système de translittération les formes dérivées sont indiquées par un apex précédant la forme de base. Nous avons préféré translittérer la graphie ဧ qui note l'occlusion glottale ṅ par la forme ṅ (littéralement 'sept') plus proche de la forme du symbole phonétique que de *A* habituellement utilisé.

ဃ	<i>Y</i>	na <sup>?</sup>
ရ	<i>R</i>	ra <sup>?</sup>
လ	<i>L</i>	la <sup>?</sup>
ဝ	<i>V</i>	wa <sup>?</sup>
ဆ	<i>S</i>	c <sup>h</sup> á <sup>?</sup>
ဟ	<i>H</i>	há <sup>?</sup>
ဇ	<i>ʔ</i>	?á <sup>?</sup>

Notes: L'ancienne valeur de *CH* ဃ, présumée c<sup>h</sup> dans l'ancienne lecture du pāli, s'est changée en s et confondue avec celle de *S*. La valeur de *JH* a suivi la même évolution phonétique.

SYMBOLES CONSONANTIQUES COMPLÉMENTAIRES UTILISÉS  
POUR NOTER LE THAÏ DU NORD

ᵛ	<i>'KH</i>	k <sup>h</sup> á <sup>?</sup>
ᵛ	<i>'G</i>	k <sup>h</sup> a <sup>?</sup>
ᵛ	<i>'J</i>	sa <sup>?</sup>
ᵛ	<i>P</i>	ḃá <sup>?</sup>
ᵛ	<i>'P</i>	pá <sup>?</sup>
ᵛ	<i>'PH</i>	fá <sup>?</sup>
ᵛ	<i>'B</i>	fa <sup>?</sup>
ᵛ	<i>'Y</i>	já <sup>?</sup>
ᵛ	<i>SS</i>	sá <sup>?</sup>
ᵛ	<i>Ç</i>	sá <sup>?</sup>
ᵛ	<i>Ṣ</i>	sá <sup>?</sup>
ᵛ	<i>'H</i>	ha <sup>?</sup>
ᵛ	<i>L</i>	la <sup>?</sup>

Note: Les graphies ᵛ *'Y* et ᵛ *'P* ont probablement été empruntées à l'écriture du type *fak kham* où elles sont des modifications de *Y* et de *P*. Les autres graphies *'KH*, *'G*, *'J*, *'PH*, *'B* et *'H* sont des modifications des *KH*, *G*, *J*, *PH*, *B* et *H* du tham lanna. Les graphies ᵛ *Ç*, et ᵛ *Ṣ* ont été introduites sans nécessité phonétique, uniquement pour translittérer les emprunts au thaï siamois ᵛ et ᵛ. Entre la création, l'emprunt justifié ou la translittération, il n'est pas toujours aisé de déterminer les modalités de l'introduction des nouvelles graphies. Notons l'ambivalence de ᵛ *P* qui a deux valeurs *p* ou *ḃ* selon qu'il note du pāli ou du thaï.

## TABLEAU GÉNÉRAL

<i>K</i>		<i>KH</i>	<i><sup>l</sup>KH</i>	<i>G</i>	<i><sup>l</sup>G</i>	<i>GH</i>	<i><math>\dot{N}</math></i>
<i>C</i>		<i>CH</i>		<i>J</i>	<i><sup>l</sup>J</i>	<i>JH</i>	<i><math>\tilde{N}</math></i>
<i><math>\dot{T}</math></i>		<i><math>\dot{TH}</math></i>		<i><math>\dot{D}</math></i>		<i><math>\dot{DH}</math></i>	<i><math>\dot{N}</math></i>
<i>T</i>		<i>TH</i>		<i>D</i>		<i>DH</i>	<i>N</i>
<i>P</i>	<i><sup>l</sup>P</i>	<i>PH</i>	<i><sup>l</sup>PH</i>	<i>B</i>	<i><sup>l</sup>B</i>	<i>BH</i>	<i>M</i>
<i>Y</i>	<i><sup>l</sup>Y</i>	<i>R</i>	<i>L</i>	<i>V</i>	<i>SS</i>	<i>Ç</i>	<i>Ş</i>
						<i>S</i>	<i>H</i>
						<i><sup>l</sup>H</i>	<i>L</i>
							<i>7</i>

La lecture actuelle de l'alphabet montre que l'ancienne opposition entre les occlusives sourdes et sonores est devenue une opposition tonale. Par exemple, dans la série des vélaires, les anciennes occlusives sourdes *K KH ká<sup>2</sup> k<sup>h</sup>á<sup>2</sup>* se sont maintenues, tandis que les anciennes occlusives sonores *G GH* sont devenues sourdes, comme les précédentes, mais lues avec un ton haut-égal *ka<sup>2</sup> k<sup>h</sup>a<sup>2</sup>*. La translittération indique bien l'ancien état, l'écriture ayant été adaptée avant le changement.

La lecture de la série des cacuminales, ou rétroflexes,  *$\dot{T}$   $\dot{TH}$   $\dot{D}$   $\dot{DH}$   $\dot{N}$*  en *ratá<sup>2</sup> rat<sup>h</sup>á<sup>2</sup> dá<sup>2</sup> rat<sup>h</sup>a<sup>2</sup> rana<sup>2</sup>*, est une particularité à la fois curieuse et ancienne ; curieuse par la préfixation de la syllabe *ra-* à quatre des cinq unités, et ancienne parce qu'il y est fait référence dans un commentaire critique du Thera Dhammagambhira à propos de la prononciation du pāli par les religieux de Sukhothai et de Chiang Mai, commentaire probablement élaboré pendant son séjour à Ceylan entre 1423 et 1430.<sup>5</sup> Le mode d'articulation cacuminal, courant dans les langues de l'Inde, est inconnu des langues de l'Asie du Sud-Est comme le môn, birman, khmer ou thaï pour ne citer que celles qui ont massivement emprunté au sanskrit et au pāli. Lors de la phonation de ce type d'occlusive la pointe de la langue se courbe vers le haut en s'appuyant sur le palais antérieur. En transcription phonétique cette suite des cacuminales se note *ʈ ʈ<sup>h</sup> ɖ ɖ<sup>h</sup> ɳ*. Dans la prononciation du pāli par des locuteurs cinghalais ou par d'autres locuteurs suffisamment exercés, la valeur phonétique de ces unités a toujours été normalement rendue. Dans la prononciation non exercée du pāli par des locuteurs de langues d'Asie du Sud-Est et dans la prononciation des mots savants empruntés au sanskrit-pāli, le traitement des cacuminales, même si les graphies respectent l'étymologie, a reçu des solutions différentes selon la langue réceptrice.

<sup>5</sup> François Bizot, *Les traditions de la pabbajjā en Asie du Sud-Est. Recherches sur le bouddhisme khmer*, IV, Vandenhoeck & Ruprecht in Göttingen, 1988. Les circonstances du voyage de Dhammagambhira à Ceylan, son introduction à l'orthodoxie et sa réordination sont relatées pp. 66-67. Le commentaire (pp. 68-73) expose les dix points litigieux par lesquels la prononciation du pāli n'était pas conforme à la méthode de Buddhaghosa et invalidait de ce fait les ordinations. D'une manière générale, les données relatives aux problèmes religieux utilisées dans cette étude sont puisées dans l'ouvrage de F. Bizot.

En khmer, la série  $T TH D DH N$  a été assimilée à la série des apicales  $T TH D DH N$  et donc prononcée, dans les premiers temps,  $t t^h d d^h n$ . Signalons au passage, mais sans le développer, qu'entre l'époque de ce premier état et le XIIIe siècle où l'alphabet khmer a été adapté au parler thaï de Sukhothai des changements consonantiques importants sont intervenus en khmer, en particulier la glottalisation des occlusives notées  $P$  et  $T$  (et aussi  $T$ ).

Le système phonétique du môn se caractérise par la présence, depuis son état le plus ancien, de deux occlusives préglottalisées, la bilabiale  $\mathfrak{b}$  et l'apicale  $\mathfrak{d}$ . Très tôt, vers les VI-VIIe siècles, les Môn ont innové en créant le symbole  $B$  (modification de  $B$ ) pour noter la bilabiale, tandis que  $D$  notait l'apicale. Ce choix a eu pour conséquence que dans la lecture du vocabulaire sanskrit-pāli  $D$  a été phonétiquement interprété par  $\mathfrak{d}$  tandis que les autres unités de la même série étaient assimilées à leurs homologues apicales. D'un point de vue strictement phonétique la cacuminale  $\mathfrak{d}$  est une occlusive apicale rétroflexe sonore articulée la pointe de la langue relevée vers le palais antérieur, tandis que la préglottalisée  $\mathfrak{d}$  résulte de la combinaison de deux articulations l'une glottale et l'autre apicale, la pointe de la langue s'appuyant sur les alvéoles. Malgré leurs différences ces deux unités étaient suffisamment proches aux oreilles non exercées des Môn pour que l'articulation  $\mathfrak{d}$  de  $D$  introduite par les locuteurs indiens soit assimilée à l'apicale préglottalisée  $\mathfrak{d}$  du système phonétique du môn. En transcription phonétique la suite de ces cacuminales prononcée autrefois par les Môn aurait été notée  $t t^h \mathfrak{d} \mathfrak{d}^h n$ .

Si la langue courante, môn ou thaï, pouvait se satisfaire d'une prononciation imparfaite des mots savants passés dans son vocabulaire, le pāli, langue véhiculaire du bouddhisme, avait des exigences bien plus grandes. La nécessité de rendre correctement la lecture des textes et en particulier la prononciation des formules d'ordination par les religieux de la Thaïlande du Nord aux XIV-XVe siècles a conduit à l'innovation de cette syllabe diacritique **ra-** préfixée aux quatre unités  $T TH D DH$  sur les cinq de la série des cacuminales pour les distinguer de leurs homologues apicales  $T TH DH N$ , l'unité  $D$  ne nécessitant pas la préfixation de **ra-** puisque la valeur de préglottalisée  $\mathfrak{d}$  que lui attribuait les Môn permettait de la distinguer de son homologue  $D$  prononcée  $d$ . La suite complète était donc lue **rata<sup>?</sup> rat<sup>h</sup>a<sup>?</sup> da<sup>?</sup> rad<sup>h</sup>a<sup>?</sup> rana<sup>?</sup>**. Après l'adaptation de l'alphabet au thaï du nord et à la suite des confusions consonantiques propres à cette langue, la série est aujourd'hui lue **ratá<sup>?</sup> rat<sup>h</sup>á<sup>?</sup> dá<sup>?</sup> rat<sup>h</sup>a<sup>?</sup> rana<sup>?</sup>**. Des mots pāli comme, par exemple, *vuṭi*, *paṭhi* ou *saraṇāṃ* étaient lus comme s'ils avaient été écrits *vuraṭi*, *paraṭhi*, *sararaṇāṃ*.<sup>6</sup> A la suite de l'action de Dhammagambhīra en faveur d'un retour à l'orthodoxie cinghalaise cet artifice de prononciation devait disparaître de la récitation des formules

<sup>6</sup> François Bizot, *op. cit.*, p. 75.

d'ordination tout en se maintenant ailleurs et jusqu'à aujourd'hui dans la lecture des textes extra canoniques ne mettant pas en jeu la validité des ordinations et, bien sûr, dans la lecture de l'alphabet tham lanna.

Tout semble indiquer que ce procédé de lecture de l'alphabet tham lanna est dû aux locuteurs môns du pāli, ce point de vue est d'ailleurs implicitement admis dans ce qui précède. L'origine même de l'alphabet et plus généralement le rôle, aujourd'hui reconnu, des Môns dans la propagation du bouddhisme en Thaïlande du Nord aux XIV-XV<sup>e</sup> siècles poussent fortement en faveur de cette hypothèse. Cependant, un linguiste pourrait faire observer certaines similitudes entre le système phonétique des parlers thaïs et celui du môn : absence de l'articulation cacuminale et présence des deux préglottalisées **ḡ** et **ḏ**, celles-là mêmes qui sont écrites **ᨡ** et **ᨣ** en thaï siamois. Les Thaïs du nord auraient fort bien pu emprunter l'alphabet aux Môns par la voie des textes bouddhiques et être les auteurs de cette curieuse particularité de lecture des cacuminales avec les caractéristiques que l'on sait et par la suite l'adapter à leur langue. Cependant, le problème non posé dans la tradition de la prononciation de la série des sonores aspirées va nous permettre de maintenir l'hypothèse en faveur des Môns.

Les langues indo-aryennes, et donc le sanskrit et le pāli, possèdent une série de consonnes translittérées *GH JH ḌH DH BH* habituellement dénommées "sonores aspirées". Phonétiquement ces unités ne sont pas exactement des aspirées comme le sont les unités de la série homologue des sourdes aspirées *KH CH ṬH TH PH* mais plutôt des occlusives sonores partiellement dévoisées. Ce dévoisement laisse passer un léger souffle laryngal concomitant au relâchement de l'occlusion et cela est suffisant pour interpréter approximativement cette série comme des sonores aspirées. Quoiqu'il en soit et sans développer outre mesure le point de vue phonétique, cette série est étrangère aux langues de l'Asie du Sud-Est et donc les locuteurs thaïs du pāli auraient dû être embarrassés par la lecture de ces sonores aspirées. Deux possibilités s'offraient à eux, soit la série *GH JH ḌH DH BH* était identifiée à la série parallèle *KH CH ṬH TH PH* par le trait d'aspiration soit, plus vraisemblablement, elle était identifiée à l'autre série parallèle *G J Ḍ D B* par le trait de sonorité. Dans les deux cas les locuteurs thaïs du pāli auraient dû créer un artifice de lecture comme pour la série des cacuminales.

Le môn, à l'instar du thaï, ne connaissait pas ce type d'unité mais à la différence, il avait dans son système un type de groupe consonantique "occlusive (sourde ou sonore) + h" qui allait permettre l'identification et la lecture de la série des sonores aspirées du pāli. D'une manière générale, les langues austroasiatiques dont le môn (et aussi le khmer) n'avaient pas, dans leur état ancien, d'occlusives aspirées. Dans les emprunts ces unités étaient interprétées comme des groupes "occlusive + h". En môn, par exemple, le sanskrit *chāyā* "beauté" (avec **c<sup>h</sup>**) a été interprété par *chāy* "être beau" (avec **c + h**) et a permis un dérivé infixal *cirhāy* "beauté". Cette dérivation



n'aurait pas été possible si le môn avait eu de véritables aspirées. Lors de l'adaptation de l'écriture venue de l'Inde, les Môn ont utilisé les signes des aspirées pour noter les groupes "occlusive + h" de leur langue. Aujourd'hui, dans la plupart des langues austroasiatiques, ces groupes sont devenus de véritables aspirées sous l'influence des langues en contact, birman, thaï ou vietnamien. Certes, il ne faut pas sous-estimer le fait que dans l'ancien môn les groupes "occlusive sonore + h" étaient assez rares par rapport aux groupes "occlusive sourde + h" mieux représentés. Cependant, l'essentiel était que l'existence de ce type de groupe rende possible l'interprétation des sonores aspirées du pāli en évitant leur confusion avec des séries parallèles. La série complète *GH JH DH BH* devait être lue en môn (du Lanna s'entend) **g<sup>h</sup>a<sup>?</sup> j<sup>h</sup>a<sup>?</sup> rad<sup>h</sup>a<sup>?</sup> d<sup>h</sup>a<sup>?</sup> b<sup>h</sup>a<sup>?</sup>**.<sup>7</sup> Aujourd'hui, en thaï du nord, à la suite des changements consonantiques propres à cette langue, la série est lue **k<sup>h</sup>a<sup>?</sup> sa<sup>?</sup> rat<sup>h</sup>a<sup>?</sup> t<sup>h</sup>a<sup>?</sup> p<sup>h</sup>a<sup>?</sup>**. Il est donc amplement démontré que les Môn, à l'encontre des Thaïs, pouvaient lire les sonores aspirées du pāli sans artifice de lecture. Il faut noter qu'il n'est jamais fait allusion à une quelconque difficulté de lecture de cette série dans le commentaire critique de Dhammagambhīra pas plus que dans les manuels disciplinaires<sup>8</sup> en écriture yuon diffusés dans les monastères de la Thaïlande du nord et dont l'antiquité n'est pas à mettre en doute.

Nous n'avons jusqu'à présent fait appel qu'aux seules consonnes pour les besoins de notre démonstration, que ce soit à propos de l'artifice de lecture de la suite des cacuminales ou à propos du problème non posé de la série des sonores aspirées, mais cette étude ne saurait être complète sans l'examen des voyelles. La transcription du pāli nécessite dix signes vocaliques *a ā i ī u ū e o ai et au*. La lecture de ces signes dans l'alphabet tham lanna est évidente, c'est à dire que leur valeur phonétique est celle suggérée par la translittération, le signe *a* se lit **a**, le signe *ā* se lit **a:**, etc. Cette constatation pourrait paraître superflue si le vieux môn ne nous donnait des exemples de valeurs différentes pour certains signes vocaliques. Avant d'aborder ce problème, il est bon de rappeler quelques faits historiques.

Les Môn ont occupé à un moment de leur histoire un vaste territoire couvrant une partie de l'Asie du Sud-Est avant de céder sous la poussée des Birmans, des Khmers et un peu plus tard des Thaïs. La principauté môn de Haripuñjaya, l'actuelle Lamphun, ne fut soumise par les Thaïs qu'en 1292 juste un peu avant la fondation de Chiang Mai. Un certain nombre d'inscriptions en vieux môn du début du XIII<sup>e</sup> siècle ont été trouvées dans la région de Lamphun. L'état de langue attesté est, à très peu de choses près, le

<sup>7</sup> Pour ne pas accumuler les difficultés de lecture dans cette étude nous avons évité, au risque d'y perdre en précision, de surcharger les transcriptions phonétiques. Les graphies des sonores aspirées ne reçoivent qu'une seule transcription phonétique qu'elles soient vues comme de vraies aspirées ou comme des groupes consonantiques.

<sup>8</sup> François Bizot, *op. cit.*, pp. 61-66.

même que celui des inscriptions en vieux môn des XI-XIIe siècles en Birmanie. Les données épigraphiques<sup>9</sup> et les travaux de phonétique historique<sup>10</sup> permettent de se faire une assez bonne idée de la phonétique du vieux môn et en particulier de la valeur attribuée aux signes vocaliques dans chaque type de contexte. Examinons quelques exemples :

Le sanskrit *puṇya* “mérite” est attesté par plusieurs graphies en vieux môn, *pun*, *p(ū)n* et *pin* pour lesquelles on peut reconstruire la valeur de **ɸɹ:n**. Le sanskrit-pāli *citta* “pensée” est devenu *cit* en vieux môn avec la valeur probable de **ɸɹ:t** qui explique la forme **ɸɹ:t** ခဝတ dans un ancien emprunt en lao. Dans ces deux exemples dont les prononciations d’origine sont bien connues, les valeurs des voyelles encore écrites *u* et *i* en vieux môn ont fini par se confondre en une voyelle centrale longue **ɹ:**. Autre preuve, *tin* “monter” est présent en khmer (vocabulaire royal) par *tæn* dont la prononciation actuelle **taən** découle bien de la valeur supposée **tɹ:n** en vieux môn. Par ailleurs et toujours en vieux môn, on a de nombreux exemples d’alternances graphiques qui traduisent bien une articulation centrale des signes *i* et *u*, par exemple *kil kul kel keil* “donner” ou *til tal* “planter”.

La valeur phonétique de *ā*, généralement évidente dans la plupart des langues écrites de l’Asie du Sud-Est, s’est modifiée en vieux môn devant les vélaires finales, les rimes *-āk -āñ* qui alternent parfois avec *-ek -eñ* devaient être lues **-aek -aeŋ**. Les emprunts du thaï et du lao nous fournissent deux bons exemples de ce changement. Le vieux môn *kuṃbāñ*, *kumbeñ* “remparts” emprunté par le khmer puis par le thaï est aujourd’hui **kamp<sup>h</sup>ɛ:ŋ** กำแพง. Le vieux môn *paḍāk* “pot à eau” est devenu en lao **ɸɛ:k** แดก “salaison de poisson (en pot)”.

On pourrait multiplier les exemples de valeurs inattendues des signes vocaliques du vieux môn à la suite des changements qui se sont produits dans cette langue entre l’introduction de l’écriture vers le milieu du premier millénaire de notre ère et le XIIIe siècle. Sachant que les premiers contacts entre les Thaïs et les Môn ont dû se produire dans la deuxième moitié du XIIIe siècle peu après la période du vieux môn, si les Thaïs avaient emprunté directement l’alphabet tham lanna aux Môn ils auraient attribué aux signes vocaliques les valeurs du môn parlé à cette époque-là. Rien n’interdit de penser, soit dit en passant, que des essais dans ce sens ont pu avoir lieu mais aucune preuve épigraphique n’en a été découverte à ce jour.

L’examen des voyelles du tham lanna confirme, ce qu’on savait déjà, que cet alphabet a été élaboré pour les besoins de la transcription du pāli. Comment les Môn ont-ils pu restituer aux signes vocaliques leur valeur d’origine? On peut penser aux correspondances graphiques entre les écritures cinghalaises et môn que ne devaient pas manquer d’établir les religieux

<sup>9</sup> Harry L. Shorto, *A Dictionary of the Mon Inscriptions from the Sixth to the Sixteenth Centuries*, London, Oxford University Press, 1971.

<sup>10</sup> Michel Ferlus, "Essai de phonétique historique du môn", *Mon-Khmer Studies XII*, 1983: 1-90.

môn. On peut également penser à l'influence des écritures thaï, Sukhothai classique ou fak kham, dans lesquelles les symboles vocaliques ont conservé en gros les valeurs de leur prototype.

L'utilisation du tham lanna pour transcrire le thaï est attestée pour la première fois en 1465. D'une manière générale les premières inscriptions sont trop rares et trop brèves pour pouvoir nous offrir des occurrences de tous les symboles additionnels. Cependant, on peut relever dans l'inscription de 1465 l'emploi de <sup>l</sup>P pour noter p et dans une autre de 1469 l'emploi de P pour noter ɓ, alors que cette même lettre a la valeur de p en pāli. Cette particularité, probablement inspirée des alphabets thaï d'origine khmère, nous amène à constater que les Thaïs adaptant le tham lanna à leur langue devaient méconnaître l'alphabet môn proprement dit sinon ils n'auraient pas manqué, sur le modèle de ce dernier, de noter ɓ par B̄ (modification de B) évitant ainsi l'ambivalence de P.

Résumons les faits acquis, anciennement connus ou démontrés ci-dessus, concernant l'alphabet tham lanna.

- L'alphabet tham lanna est d'origine môn, la forme des graphies le prouve amplement.

- Il a d'abord été créé pour noter le pāli et il est le seul support de cette langue en Thaïlande du Nord du XIV<sup>e</sup> siècle à nos jours. L'artifice de lecture de la suite des cacuminales et les valeurs attribuées aux voyelles montrent qu'il s'agit d'une élaboration soignée spécialement conçue pour une lecture correcte du pāli et particulièrement des formules d'ordination.

- Cet artifice de lecture des cacuminales conjointement à l'absence d'artifice pour les sonores aspirées montre que ce sont des Môn, et non des Thaïs, qui lisaient le pāli au travers de cet alphabet.

- Les valeurs des signes vocaliques montrent que l'adaptation ne s'est pas faite à partir de la prononciation du vieux môn.

- Les Thaïs du nord ont par la suite adapté l'alphabet tham lanna à leur langue en créant des symboles nouveaux.

La principale conclusion qui se dégage de ces démonstrations linguistiques quelque peu ardues est que les locuteurs qui lisaient le pāli en Thaïlande du nord aux XIV-XV<sup>e</sup> siècles ne pouvaient être que des Môn ou des Thaïs connaissant parfaitement le môn. Cela signifie que, bien après la fin de leur hégémonie, les Môn ont continué à jouer un rôle primordial dans l'activité religieuse de cette région et plus généralement dans la propagation du bouddhisme en Asie du Sud-Est. En un mot, les pagodes du Nord étaient peuplées de môn. Ces faits commencent à être bien connus grâce aux travaux récents sur l'histoire du bouddhisme mais il n'était pas inutile d'y apporter des arguments proprement linguistiques.